



Enfin, un vomissement semble soulager Napoléon, qui, après un spasme violent, fait un effort et s'écrie :

— C'en est fait, la mort ne veut pas de moi ! Puis, épuisé, il retombe sur son oreiller.

Le duc de Vicence profite de ce moment de répit pour aller chercher Constant. Celui-ci, en s'approchant du lit de l'Empereur, aperçoit éparpillés par terre les débris d'un sachet de taffetas noir que son maître portait habituellement suspendu à son cou. A cette vue il poussa un cri... Lui aussi a deviné l'affreuse vérité ! Il s'élança hors de la chambre et va chercher des secours ; Yvan arrive :

— Croyez-vous, demande Napoléon au docteur tandis que celui-ci étudie son pouls, que la dose était assez forte ?

Ces mots sont une énigme pour Yvan, qui n'a jamais eu connaissance du sachet et que personne n'a instruit de ce qui s'est passé ; aussi répond-il de l'air le plus étonné :

— Pardon, Sire, mais je ne comprends pas ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me demander.

— L'Empereur s'est empoisonné, lui dit à l'oreille le duc de Vicence.

A cette affreuse confidence, Yvan pâlit, craignant sans doute qu'on ne l'accusât d'avoir fourni le poison.

Puis, sans prononcer une parole, il sort de la chambre comme un insensé, descend rapidement les degrés, arrive dans la cour, y trouve un cheval attaché à une grille, s'élança dessus, disparaît au galop et prend la route de Paris, la tête perdue et sans savoir ce qu'il fait.

A peine est-il parti, que les spasmes cessent tout à fait : peu à peu Napoléon devient plus calme, il s'assoupit. Caulincourt se retire sans bruit, après avoir recommandé au premier valet de chambre le secret le plus absolu sur ce qui vient de se passer. Constant reste seul dans la chambre de Napoléon à attendre son réveil.

#### ENFIN LA MORT NE VINT PAS.

Un mystère impénétrable régna longtemps sur les événements de cette nuit du 12 au 13 avril. Le voile a été soulevé dans ces derniers temps. Voici ce qu'on a vu depuis à ce sujet :

Avant de partir pour la campagne de Russie, Napoléon avait dit à Corvisart, son premier médecin :

— Je ne me soucie pas de tomber vivant entre les mains des Cosaques ; je ne voudrais pas non plus subir une captivité comme celle de François 1er ; en un mot,

je veux braver le sort et rester toujours maître de ma personne.

Et il s'était fait donner un poison extrêmement subtil. Ce poison n'était autre que de l'acide prussique formulé par Cabanis, le même dont s'était servi Condorcet.

— Combien de temps faut-il pour que cette dose donne la mort ? avait encore demandé Napoléon.

— Sire, cinq minutes tout au plus, avait répondu le docteur.

— Cinq minutes ! c'est bien long ! N'importe, je le garde. Puis il avait ajouté en souriant : Je ne suis pas encore, comme Mithridate, familiarisé avec les poisons.

Depuis, Napoléon avait constamment porté la substance mortelle dans une bague creuse renfermée dans un petit sachet dont Constant avait parfaitement connaissance ; mais auquel il n'avait pas songé, parce que depuis longtemps, il avait échappé à sa vue, Napoléon portant alors un gilet de flanelle.

Or, par cela même que l'action de cette substance était excessivement prompte, sa nature même la rendait plus susceptible de s'altérer. C'est ce qui était arrivé : Napoléon eut de violentes nausées, d'affreuses convulsions, mais, enfin, la mort ne vint pas. Il avait dit vrai : la Providence lui réservait d'autres tortures.

Après un sommeil de quelques heures, il se réveilla ;